
*Des soudures aux crises :
les réponses paysannes dans le Sine*

l'abri

e-quest un
; serere. N

es a été réalisée dans cinq villages

es ont été
2005/2010

tt

l'ère

33

33
33
33

33

33 JAVIENE DELVILLE
parle aussi de *Géfiens*
de consommation,
maintenant dit ce qu'il
s'agit concrètement
à fin d'année (1988).

33 Le cas de
de subsistance-séjour
M. CHASTANT-REIN

ballotté par la famine. Bien au contraire, ces famines se sont surtout multipliées à une autre époque, aux XVII^e et XVIII^e siècles, pour des raisons climatiques, mais aussi économiques et politiques.

C. BECKER rappelle l'importance des disettes et des famines à l'époque pré-coloniale. Au XVIII^e siècle précisément, pendant au moins trente années, les populations sénégalaises auraient connu la disette et la famine qui auraient entraîné l'accentuation de la mortalité, ainsi que des problèmes sanitaires et sociaux. D'après les archives citées, il est difficile de savoir si les disettes et les famines ont touché toute la population sénégalaise, et non pas seulement une région, comme cela est souvent indiqué. Néanmoins, nous pouvons penser qu'une partie de ces disettes et de ces famines a également concerné le Sine, même si d'après les données issues des traditions orales, C. BECKER n'en cite que deux bien connues.

Nous ne savons à peu près rien des disettes et famines qui se sont produites dans le Sine au XIX^e siècle. Par contre, pour la période de 1940 à 1988, nous disposons d'informations recueillies auprès de paysans et d'informateurs divers, notamment les griots. Dans un rayon de 20 kilomètres autour de Niakhar, les paysans sereer semblent ne retenir pour cette période que cinq années marquées par une soudure difficile, voire même une disette : 1942, 1952, 1963, 1982 et 1985. Ces disettes succèdent généralement à une ou deux années au cours desquelles les récoltes ont été médiocres et les réserves en numéraire sérieusement mises à mal. En aucun cas, il ne semble qu'il y ait eu famine - ou *kbif*, terme wolof repris par les Sereer pour ces cinq années - bien que les personnes interrogées ne fassent guère de différence entre une soudure difficile et une famine. Le terme de *kbif* est retenu par les paysans dès que la soudure devient difficile, alors que tout semble prouver qu'il ne s'agit que d'une disette.

Un fait convient d'être noté : les années 1968-1973 n'ont pas laissé de souvenir difficile aux paysans, alors qu'elles ont été souvent (trop?) citées comme une période de soudures difficiles et de disettes. Ce constat traduit l'évolution de la situation économique du Sine depuis 50 ans et plus. Les disettes graves et les famines ont disparu du quotidien paysan, mais les soudures, quant à elles, existent toujours. Dans le Sine d'aujourd'hui, le fait marquant est la récurrence de ces soudures. Les paysans indiquent clairement qu'en 1943 l'année a été moyenne, qu'au cours des années cinquante ils ont vu se succéder les mauvaises aux bonnes années, et que depuis 1966 pour les uns, 1978 pour les autres, les années médiocres à moyennes se suivent sans discontinuer. Nos enquêtes

montrent aussi qu'au cours de la période récente (1982-1988), la soudure a été réduite au minimum en 1982-83, 1985-86 et 1987-88, mais qu'elle a été difficile en 1983-84, 1984-85, 1986-87 et sans doute 1988-89.

La situation du Sine prouve d'une certaine façon que l'intégration dans l'économie monétaire empêche toute soudure de se transformer en grande disette ou famine. Les récits des paysans sont à ce propos très explicites. Avec le développement des marchés et de l'offre diversifiée en céréales et en produits alimentaires de toutes sortes, le temps des soudures, au cours desquelles les paysans allaient jusqu'à Diourbel chercher leur nourriture, est révolu. La moindre vulnérabilité des paysans face aux crises vivrières est liée également aux revenus dont ils disposent. Ils signalent ainsi que, globalement, la diversification des sources de revenus favorise une meilleure couverture des besoins.

LES STRATÉGIES ALIMENTAIRES

Au sens de rupture d'approvisionnement, la soudure est un moment banal pour chaque producteur du Sine. Devant le constat d'un déficit de production, ce dernier sait déjà comment combler le déficit. Un double système de stratégies et de tactiques lui permet de gérer cette éventualité et de parer, quand il est pris au dépourvu, au plus pressé. Les réponses apportées par les paysans aux soudures sont présentées dans les cinq villages de notre échantillon. Il est donc difficile d'étendre les conclusions à l'ensemble du Sine-Saloum.

L'éternel cycle « cultures-récoltes-consommation » recommence chaque année et avec lui les prévisions de consommation du paysan. Au cours de l'hivernage, le chef de famille appréhende le niveau de sa récolte en céréales, en fonction des parcelles qu'il a ensemencées, de l'évolution favorable ou défavorable de la croissance du mil, des emprunts contractés pendant la soudure et qu'il devra rembourser sur sa récolte en mil. Même s'il ne peut pas dire précisément quel niveau atteindra sa récolte, il peut estimer à l'avance s'il y aura déficit de production ou non. À partir de ce moment, toute une série de décisions engage l'avenir de l'exploitation jusqu'à l'hivernage suivant. Ces décisions vont s'éta-ler dans le temps, mais elles sont prises souvent bien avant la récolte et la nouvelle année de consommation.

La migration saisonnière

Compte tenu de ses stocks et de sa récolte, le chef de *ngak* doit assurer la consommation le plus longtemps possible dans l'année. Pour cela, il favorise le départ en saison sèche d'une partie des membres de la cuisine qui iront en ville chercher un emploi saisonnier. Dans les villages de son échantillon, M. GARENNE *et al.* constatent que le solde migratoire devient négatif dès que la pluviométrie de l'hivernage précédent est faible (1987). D'après le tableau 1, la migration saisonnière est une des réponses au déficit de production, surtout si l'on compare 1983-84 et 1985-86, deux années au cours desquelles le recensement des migrants a été fait en avril, à une époque où toutes les personnes qui migrent sont déjà parties.

	1983-84	1984-85	1985-86
Déficit de production (*)	46 %	53 %	12 %
Nombre de migrants	243	203	142

Tableau 1

Évolution de la migration saisonnière en réponse au déficit de production dans les cinq villages de l'échantillon entre 1983-84 et 1985.

(*) Déficit moyen de la production vivrière dans les cinq villages
Source : enquêtes mai-novembre 1985 ; GARENNE *et al.* 1987.

Comme 80% des migrants saisonniers ont moins de 30 ans, ils dépendent des plus âgés, pour ce qui est de la décision de migrer. Les chefs de cuisine précisent en effet qu'ils autorisent leurs enfants à quitter la concession. Dans les faits, ils pourraient très bien les retenir au village s'ils estimaient que leur départ n'est pas nécessaire. Après une bonne récolte, par exemple, les jeunes actifs masculins qui, l'année d'avant, avaient quitté la concession, restent cette fois-ci pour «...aider aux travaux de la maison... ». Pour les jeunes filles, A.S. FAU (1992) indique que leur départ est assorti de l'autorisation parentale. Cette autorisation ne semble guère obligatoire après l'âge de 20 ans, alors qu'elle prédomine à un âge inférieur.

Dépendant de la décision du chef d'exploitation, le départ en migration constitue une réponse immédiate au déficit de production. Bien avant la récolte, le courant de la migration se gonfle des premiers départs. En 1983-84, près de 20% des jeunes filles étaient parties avant le mois de septembre et 32% avant la fin d'octobre. Ce mouvement précoce touche d'abord les jeunes filles - 69% des migrants saisonniers avant la fin du mois d'octobre 1984 étaient du sexe féminin - puis au cours de la saison sèche, les hommes deviennent majoritaires, après décembre 1984, ils représentaient 52% des migrants.

En dernier recours, dans les familles où des problèmes de survie se posent, il se peut que ce soit le chef de cuisine qui décide lui-même de quitter la concession. Si ce n'est pas son premier voyage, il a la possibilité de trouver un emploi en ville et donc d'entretenir sa famille au village. Dans ce cas de figure, la conjoncture défavorable pousse le chef d'exploitation à une solution extrême.

La migration saisonnière répond à des préoccupations économiques du chef d'exploitation mais, depuis plusieurs décennies elle a aussi un aspect structurel. Selon B. GUGOU et A. LERICOLLAS (1992), elle aurait débuté dans certains villages avant même la Seconde Guerre mondiale : aujourd'hui, tout autant que la culture du mil, elle est entrée dans les habitudes paysannes. D'après le tableau 1, une bonne récolte n'empêche pas un lot important de jeunes actifs de quitter la concession. Dans la vie quotidienne des familles, les femmes sont moins mises à contribution à certaines périodes de l'année, notamment à l'époque des travaux de stockage des récoltes, de réfection des palissades et des bâtiments. Les jeunes filles exigent également le départ parce qu'il signifie pour elles une certaine liberté et correspond à un besoin de disposer de ressources monétaires personnelles. A.S. FALL cite une jeune fille : « ...j'ai vu les filles de mon âge faire le voyage et je me suis dit pourquoi pas moi, sachant que ma mère ne s'y opposerait pas... ».

Pour le chef de cuisine, le résultat est le même : ces départs lui permettent de gérer sa récolte et de prévoir sa consommation dans l'année. Qu'ils répondent ou non à un déficit de production importe peu en définitive : en ce sens, la gestion des réserves vivrières, calquée sur le balancement saisonnier du nombre de consommateurs, est aussi structurelle.

Le grenier d'hivernage

Si le producteur dispose de stocks issus de la récolte précédente, il cherchera à les consommer en premier lieu dès le début de la saison sèche, puis prendra le mil nouveau de médiocre qualité, qu'il consommera jusqu'à la traite des arachides. Le paysan tentera de conserver au moins un grenier de mil de bonne qualité pour le début d'hivernage et les premiers travaux agricoles. Selon I. de GARINE, en voulant éviter la longue soudure d'hivernage, le paysan « ...diffère la soudure réelle...en la décalant en saison sèche... » (1960 : 16). La notion de soudure prend ici tout son sens³.

La pratique du grenier d'hivernage est générale dans l'ensemble de l'échantillon et se traduit dans la consommation par deux changements. Compte tenu de la moindre activité au village en saison

3. Chez les Wolofs, les chefs d'exploitation utilisent leur récolte avant de se tourner vers d'autres sources d'approvisionnement. Peut-être parce que leur économie est profondément ouverte sur l'extérieur et que les chefs de cuisine s'appuient depuis longtemps sur les revenus du commerce et de la migration (GARINE, 1960).

ESS

ESS

ESS

Travaux mensuels	% de cultures ayant récolté du mil en saison sèche 1984-85	% de cultures ayant récolté du mil en saison sèche 1992-93
Vente d'arachide	12	50
Vente du laitail	40	15
Dans une zone sous forme d'argent	10	15
Crédis des migrants sous forme d'argent	5	5
Autres	15	15

éa

se sa ve;
15 en 15
ni on 36
0,70%

24

commerçants ambulants
qui achète sur
les marchés locaux
pour revendre en ville.

509

Des soudures aux crises
dans le Sine.

L'avenir est au développement de ces activités, surtout celles qui sont de près ou de loin liées aux marchés hebdomadaires, que ce soit le transport de personnes ou de marchandises, la vente de sous-produits agricoles, ou bien les nouvelles filières comme celles de l'élevage des porcins ou du maraîchage. Les activités commerciales pour l'approvisionnement des villes peuvent aussi connaître un essor. Par les réseaux familiaux qui unissent les Sereer des villes à ceux de campagnes, le commerce de produits vivriers, encore marginal, rémunère directement les producteurs ruraux.

LA CRISE ALIMENTAIRE DE 1984-85 ET LES TACTIQUES DE SURVIE

Les deux années 1983-84 et 1984-85 ont été marquées par de graves déficits de production dans tout le pays sereer autour de Niakhar. Sur l'ensemble de l'échantillon, le déficit moyen de la production vivrière dans chaque cuisine a été en 1983 de 46% et en 1984 de 53%, soit environ 4 fois celui de 1982 et 4,5 fois celui de 1985. Dans les hameaux au nord de l'arrondissement de Niakhar, le déficit de production a pu atteindre en 1984 : 90%. L'arachide a subi également de sérieux revers, en 1983 comme en 1984. Dans les points de collecte de la Communauté rurale de Ngayokhem, le poids des arachides commercialisées n'a pas atteint 20% de celui de 1982, à Dioghine il a approché 50%, mais autour de Diarère dans le sud, le tonnage a avoisiné 70% de celui de l'année de référence.

Si de grandes disparités d'un village à l'autre et même d'un hameau à l'autre sont à remarquer, globalement les villages situés au sud de Niakhar ont moins souffert que ceux du nord. En 1984,

le déficit moyen par cuisine était deux fois plus important qu'en 1982. Dans le sud, le déficit moyen par cuisine était deux fois plus important qu'en 1982.

octobre. Or, l'effondrement de la pluviosité a des effets catastrophiques sur certains types de sols. Dans la Communauté rurale de Ngayokhem, en cas de sécheresse les sols les plus argileux (*dek*) sont impropres aux cultures.

D'autres causes ont contribué à accroître la crise des productions. C'est à partir de 1984 que l'État s'est progressivement désengagé des campagnes, réduisant de moitié son apport dans le capital semencier (M.D.R., 1984). De fait, après la crise arachidière de 1983 et à l'approche de l'hivernage de 1984, les producteurs ont connu des difficultés pour s'approvisionner en semences. Par contrecoup, les superficies en arachide ont été réduites. En outre, les migrants ne sont pas tous revenus pour les travaux des champs, leur absence contribuant aux médiocres rendements.

Cette combinaison et cet enchaînement de causes posent le problème de l'après-crise (CHASTANET, 1983). Les paysans mettent en effet plusieurs années à retrouver des conditions et un niveau de production indispensables pour échapper à la crise de consommation.

De la soudure à la disette

Dans les villages du nord, les soudures sont apparues très tôt au cours de la saison sèche 1984-85. La migration saisonnière a permis aux paysans de limiter le prélèvement dans les réserves vivrières et monétaires. En décembre 1984, près de 10% de la population des cinq villages avait déjà quitté les concessions pour chercher un emploi en ville; en mai 1985, 13% de la population était absente (et 12% en 1983-84). La relation entre déficit de production et migration est confirmée par l'étude des taux de migration selon le village : à Ngalagne-Kop, le déficit de production a été 2,8 fois plus élevé qu'à Mokane, et le taux de migration 2,2 fois plus important.

Comme d'habitude, les paysans ont tenté de conserver un grenier pour le début de l'hivernage. En mai 1985, seulement 48% d'entre eux disposaient d'un grenier d'avance (LOMBARD, 1993). Comme le cours du mil est passé de 80 francs en octobre 1984 à 100 francs en avril 1985 et à 250 francs en août de la même année, on se rend compte de la pertinence de cette pratique très économe. Dans les villages ayant connu un déficit supérieur à 50%, la préservation d'un grenier pour l'hivernage a par contre été rendue impossible par la nécessité de privilégier une alimentation correcte après la précédente soudure. En temps de crise, les disparités entre agriculteurs se révèlent et s'accroissent. En mai 1985, 64% des paysans n'ont pas pu conserver leur grenier.

0% → 1%

5% → 8%

tes

tec

8 Mos
le jour
cas à
disette

(Américain)
5% des che

SOUDURES PÉRIODIQUES ET PERMANENTES

Chaque année, les paysans modifient leur consommation alimentaire et les circuits d'approvisionnement. Ces soudures sont maîtrisées et n'entraînent que rarement des pénuries. Les crises alimentaires surviennent plutôt dans un contexte d'effondrement des productions vivrières et des rentes, mais aussi par suite des spéculations des commerçants sur les marchés et dans les boutiques.

La maîtrise des périodes de soudure est permise par l'importance, dans l'économie des cuisines, des activités para-agricoles et commerciales, liées au développement des marchés. Dans un contexte où chaque chef de cuisine doit innover et créer de nouvelles sources de revenus, les disparités entre producteurs émergent plus que jamais. Ceux qui migrent en ville ou vers les Terres neuves, qui sont à la recherche de nouvelles activités, ne sont-ils pas les paysans démunis du Sine, sans possibilités d'augmenter leurs productions, sans revenus monétaires traditionnels - bétail, emprunt, arachide -, en fait ceux qui n'ont aucun espoir de progresser par le seul travail de la terre? Par le commerce sur les marchés et la migration, ils renouvellent leurs sources de revenus, transforment leur consommation et les moyens pour l'assurer. Chez ces producteurs, la soudure est permanente.

travers ^à champs

Éditeur scientifique
André LERICOLLAIS

Paysans sereer

Dynamiques agraires et mobilités au Sénégal



IRD
Éditions